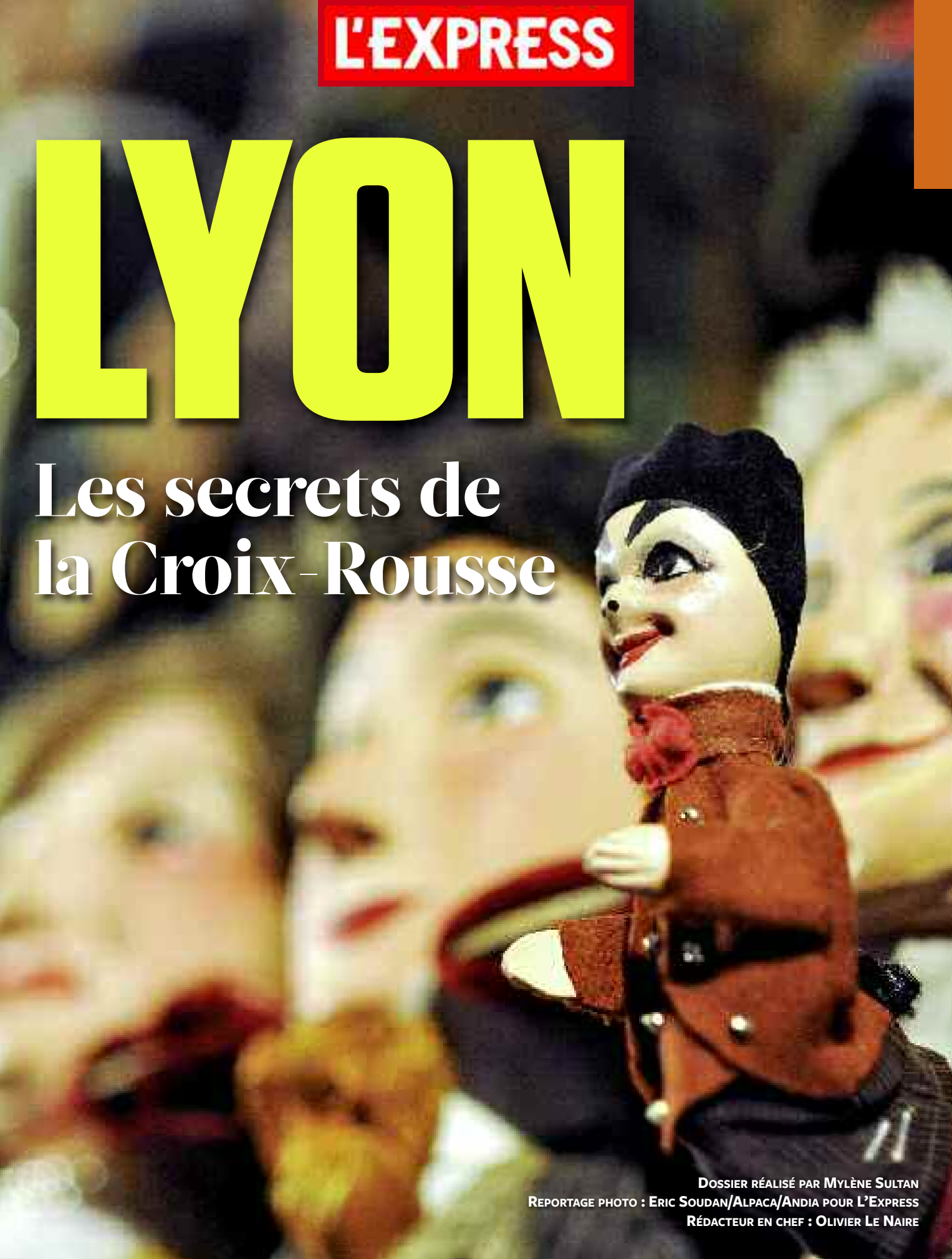


LYON

Les secrets de
la Croix-Rousse



DOSSIER RÉALISÉ PAR MYLÈNE SULTAN
REPORTAGE PHOTO : ERIC SOUDAN/ALPACA/ANDIA POUR L'EXPRESS
RÉDACTEUR EN CHEF : OLIVIER LE NAIRE

Les trésors cachés de la Croix-Rousse

La Croix-Rousse, c'est une atmosphère, une histoire haute en couleur et en effronterie, une identité bien à part. Ici, on est croix-roussien puis lyonnais, et non l'inverse. Et l'on se sent dépositaire d'un esprit rebelle, d'un passé ouvrier qui a laissé son empreinte à chaque coin de rue. Ce quartier, qui englobe une partie du 1^{er} arrondissement de Lyon et recouvre le IV^e, a pris forme au début



LYRIQUE *Le Chant des canuts*, sculpture réalisée par Georges Salendre en 1984.

du XIX^e siècle, par la magie d'une invention technologique qui allait révolutionner le monde de la soie : les métiers Jacquard. Ceux-ci exigeaient

des plafonds hauts ; de nouveaux immeubles furent donc construits sur les seules terres disponibles, celles de la Croix-Rousse. Dans ce secteur-là, les trésors ne sont pas à chercher du côté des monuments. Ici, point de bâtiment fameux, pas de richesse architecturale au sens communément admis. Mais de l'insolite, du bizarre, du décalé : le fabuleux savoir-faire de la soierie, qui continue de faire claquer

la gueule de quelques machines de bois ; des mystères plein les souterrains – des Arêtes de poisson à l'autel des Trois-Gaules ; mais aussi de petites surprises réjouissantes cueillies au fil des rues et dans les labyrinthiques traboules. Voici une Croix-Rousse dont vous ne soupçonniez sans doute pas l'existence. Bonne lecture, bonne découverte ! ●

MYLÈNE SULTAN



1. Mystérieux souterrains (page IV).
2. Trésors insolites (page VI).
3. Jardins cachés (page VI).
4. Souvenir des fortifs (page VIII).
5. Clos confidentiel (page VIII).
6. Murmures de soie (page XIV).
7. Couillies soyeuses (page XIV).
8. Sophie Guyot (page XVI).
9. Villa Gillet (page XVIII).
10. Ateliers d'artistes (page XXIV).
11. La légende du Gros Caillou (page XXVI).
12. La face cachée de Guignol (page XXVIII).



ÉTONNANT Dans la cour intérieure du 83, grande rue de la Croix-Rousse, un jardin extraordinaire.



RELIGIEUX Les vitraux, fort bien conservés, de l'église Saint-Bernard.

Mystères souterrains

Les Arêtes de poisson, ce vaste réseau de galeries qui sillonnent la Croix-Rousse, n'ont pas encore, loin s'en faut, livré tous leurs secrets. Mille et une questions restent sans réponse...

Il existe, sous la colline de la Croix-Rousse, un mystère gros... comme une forteresse. « Rendez-vous compte, s'exclame Jean Chabert, ancien adjoint au maire du 1^{er} arrondissement, que ce n'est qu'en 1959 que l'on a découvert ce réseau de galeries souterraines ! » Ledit réseau court sur 2,5 kilomètres, et rien, absolument rien dans les archives de la ville ne permet d'expliquer quand et pourquoi il a été bâti. Mis au jour à la suite d'un affaissement de terrain dans la curieuse rue Adamoli, qui descend, par un escalier, de la rue Magneval à la rue des Fantasques, l'ensemble de boyaux découvert par les services de la voirie, à 40 mètres sous terre, se révèle incroyablement sophistiqué. Pièce maîtresse de cet

▼ **IMPRESSIONNANTES**
Découvertes en 1959, les 32 galeries courent sur 2,5 kilomètres, à 40 mètres sous terre.



ouvrage : une longue artère de 156 mètres de longueur, de part et d'autre de laquelle se déploient 32 galeries qui se terminent en cul-de-sac, reliées par 16 puits carrés à une seconde artère, plus profonde et parallèle à la première. Le tout est construit en pierre de taille, superbement maçonné dans des dimensions impressionnantes – 2 mètres de hauteur sur 2 mètres de largeur – et avec une homogénéité de style absolue.

Aujourd'hui encore, arpenter ces lieux est un privilège réservé à quelques officiels et à des aventuriers avides de sensations fortes, qui, munis d'une lampe frontale et de hautes bottes, s'introduisent clandestinement dans ces boyaux fermés au public.

Quand donc les Arêtes de poisson ont-elles vu le jour ? Par qui ont-elles été bâties ? Dans quel but – s'agissait-il de stocker des denrées, de drainer la colline, de cacher quelques biens –, et en combien de temps ? Pourquoi aucun témoignage ne nous est-il parvenu ? Ces questions agitent les autorités de la ville et les amateurs d'étrange depuis des décennies...

Le réseau aurait été conçu pour cacher un trésor

Mille et une hypothèses ont été soulevées. Ce réseau pourrait avoir été imaginé en même temps que la citadelle Saint-Sébastien, élevée en 1564, à la demande de Charles IX et de Catherine de Médicis, pour surveiller la ville et permettre aux forces royales d'accéder à la colline depuis le Rhône, à l'insu de la population lyonnaise.

Las ! Aucune trace concrète de l'existence de ce fort – détruit vingt



ans après son édification – n'a été conservée, hormis un vague plan retrouvé par hasard aux archives de Turin et transmis, dit-on, par un espion italien.

« A vrai dire, nous n'avons aucune certitude sur quoi que ce soit », reconnaît Emmanuel Bertot, du service archéologique de la ville. Ce chercheur pencherait pour une datation à l'époque moderne, mais il reste prudent sur de nombreux points. Les fragments de vaisselle découverts dans l'un des puits ? « Ils remontent au tout début de notre ère, mais ont pu être jetés dans les galeries des siècles plus tard », estime-t-il. Les ossements découverts au début des années 1960 dans une galerie ? « Ils ont disparu ; impossible, donc, de procéder à une analyse de datation. »

Etrange disparition. Certains affirment que ces ossements appartenaient à des individus emmurés dans le boyau. Une rumeur

veut que ces quelque 5 mètres cubes d'os, soit de 300 à 400 squelettes, aient été évacués on ne sait où... « En 2009, un appel à témoins a été lancé dans les journaux locaux pour rechercher les employés qui auraient procédé au nettoyage des galeries », rappelle Jean Chabert. Personne ne s'est manifesté.

Le plus prolifique sur le sujet est Walid Nazim, auteur d'un livre paru il y a quelques mois*. Sa théorie ? Le réseau aurait été conçu pour cacher... un trésor. « Ces souterrains sont mal reliés entre eux et difficiles à atteindre, constate ce cataphile passionné. Les utiliser pour stocker des denrées n'aurait eu aucun sens. » Et notre homme d'évoquer la thèse d'une salle des coffres médiévale. Sa démonstration est séduisante : à la fin du XIII^e siècle, les terres de la Croix-Rousse appartenaient au sieur Guillaume de Beaujeu, qui devint grand maître de l'Ordre

▲ **LABYRINTHE**
Rien, pour le moment, ne permet d'expliquer quand et pourquoi cet ensemble de galeries, très sophistiqué, a été bâti.

du Temple en 1274. « Il est mort à Saint-Jean d'Acre, dans une bataille qui marqua la déroute templière, précise Walid Nazim. Après cet échec, les templiers quittèrent la Terre sainte, sans doute en emportant leur fabuleux trésor. » D'où l'hypothèse selon laquelle le butin du plus grand ordre de la chrétienté aurait dormi sous la Croix-Rousse jusqu'au XVIII^e siècle. « Après la Révolution, Jean-Baptiste Willermoz, grande figure de la franc-maçonnerie, a acquis ces parcelles. Et ses neveux y ont fait construire l'église Saint-Bernard, insistant pour que l'édifice religieux porte le nom du fondateur de l'Ordre des Templiers. » De là à penser que c'est par cette église, jamais achevée et fermée au public, que transita le fameux trésor... Du reste, n'existe-t-il pas un puits, sous l'édifice religieux, qui communique avec les Arêtes de poisson ? Tiens, tiens... ● M. S.

A lire :
♦ **L'Enigme des Arêtes de poisson**, de Walid Nazim, publié à compte d'auteur, 2011, 32 €.



Trésors insolites

Une haute porte de pierre au fond d'un parking, un boulodrome où s'exerce un rite sensuel, une église abandonnée...

GRANDEUR ET DÉCADENCE

Les églises croix-roussiennes réservent bien des surprises ! A Saint-Augustin, édifice bâti en 1910, le curieux lève le nez vers le tympan pour découvrir... un atelier de tissage en mosaïques. Rien moins que le Christ en visite dans une famille canut ! A Saint-Denis, tout au fond de la nef, le visiteur tombe sur la belle bannière de soie de la Confrérie des tisseurs, brodée d'or et de rouge en 1885 ; à Saint-Polycarpe, des trous profonds laissés sur la façade par des boulets lancés depuis les Brotteaux rappellent le siège de Lyon. Sans parler de la perle de Saint-Bruno des Chartreux : un fastueux baldaquin baroque, tout en volutes, angelots et drapés de stuc, conçu en 1743 par Giovanni Servandoni et aujourd'hui considéré comme l'un des plus beaux de France. Non loin, sur une pente : Saint-Bernard, une curieuse église bancale – sans parvis ni clocher – qui ne fut jamais achevée et a grandement souffert du percement du tunnel du funiculaire, en 1888. A l'intérieur de ce vaste lieu de culte dépourvu de mobilier, on trouve ici et là des peintures religieuses posées au sol et quelques objets de culte. Fermée depuis des lustres et désormais désacralisée, cette église endormie, figée dans le vide et la poussière, baigne

Un fastueux baldaquin baroque, tout en volutes, angelots et drapés de stuc, aujourd'hui considéré comme l'un des plus beaux de France



◀ **ÉGLISE SAINT-BERNARD** Une statue de sainte Blandine, martyre de Lyon.

JARDINS CACHÉS

Enivrant nectar. Perpétuant la tradition viticole de la Croix-Rousse, la frondeuse République des canuts cultive 300 pieds de vigne dans le beau parc de la Cerisaie. Entretenu par les bénévoles de cette association jumelée à la République de Montmartre, ce clos de 1 000 mètres carrés planté en gamay donne 250 bouteilles dont se délectent les quelque 150 parrains et sociétaires – dont plusieurs ministres – de ladite République ! L'événement à ne pas manquer : le grand défilé en tenue au moment des vendanges, qui débute place de la Croix-Rousse et s'achève au parc. Pantalon noir, tablier rouge, canotier et cravate ornée d'un Guignol sont alors de rigueur. **Vignes du parc de la Cerisaie**, 25, rue Chazière, IV^e. Ouvert au public lors des vendanges, le 1^{er} septembre 2012 dans l'après-midi.



PITTORESQUE Vue du jardin créé par l'artisan maçon Jules Senis (1913-1983), amoureux des pierres et des coquillages.

La passion d'un collectionneur. C'est un petit espace clos, dépaysant et naïf, l'œuvre d'un collectionneur amoureux des pierres et des coquillages. Jules Senis était maçon, croyant, et c'était un fils aimant. Guéri d'une méchante maladie, il conçut un jardin extraordinaire qu'il dédia à sa mère, Rosa Mir Mercader, et à la Vierge Marie. Sous les doigts habiles de cet héritier du facteur Cheval naquirent colonnades, obélisques, roses des sables et formes étranges que ne renierait pas Antoni Gaudi. **Jardin Rosa Mir**, 87, grande rue de la Croix-Rousse, IV^e. Actuellement fermé au public.

dans une atmosphère étrange. ● **M. S.** **Saint-Augustin**, angle de la rue Denfert-Rochereau et de la rue Jacquard, IV^e. **Saint-Denis**, 4, rue Hénon, IV^e. **Saint-Bruno-des-Chartreux**, impasse des Chartreux, 1^{er}. **Saint-Bernard**, montée Saint-Sébastien, 1^{er}.

CANUTS DES TEMPS MODERNES

Offert à la ville par le sculpteur Georges Salendre à l'occasion du 150^e anniversaire de la révolte de 1834, ce *Chant des canuts* ne fait pas l'unanimité. « La statue a été inaugurée en 1984 dans le chahut, au

milieu des pétards et des drapeaux noirs, raconte l'architecte Marianne Homiridis. Des groupes anarchistes craignaient une récupération politique du combat des canuts. » Autre sujet de critique : les formes plantureuses des deux personnages, plus proches de celles d'un bourgeois lyonnais que d'un canut, qui ne mangeait sans doute pas tous les jours à sa faim. Inspirant ce vers ironique à un Croix-Roussien : « C'est nous, les canuts, qui allons... dodus » ! ● **M. S.** **A lire** : *L'Art contemporain dans les espaces publics*, de Marianne Homiridis et Perrine Lacroix, La BF15, 12 €. ●●●

SPÉCIAL RÉGIONS

●●● SUR LA PISTE DE MARIE

Elles sont nombreuses, à Lyon, les madones ornant les niches des immeubles ou agrémentant les façades de leur gracieuse silhouette. Destinées à protéger une maison, à signaler un chemin, elles signent la dévotion du peuple lyonnais à la Sainte Vierge. Il faut, le nez au vent, fouiller de l'œil les corniches pour débusquer ces statues. Elles sont souvent cachées derrière un grillage. Parfois, ce sont de petits toits de tôle ouvragée qui protègent la Vierge Marie, installée au-dessus du vide, la main ouverte ou les bras refermés sur son enfant, la tête coiffée d'un simple voile ou ornée d'une couronne. Ces modestes dames de pierre renseignent le promeneur : au numéro 7 de la rue Sainte-Catherine, une Vierge à l'enfant marque fort logiquement l'angle avec la rue Sainte-Marie ; entre les rues Romarin et Terraille, l'inscription « Notre-Dame de la Fontaine, 1773 » indique que se trouvait à proximité la fontaine des Feuillants, ainsi qu'une machine hydraulique pour lutter contre le feu. Au 90 de la montée de la Grande-Côte, une minuscule Vierge à l'enfant tenant un lis est la seule rescapée d'une guirlande de statues qui ornaient jadis toute la façade. Une bien jolie promenade sur les traces de la piété croix-roussienne. ● M. S.

A lire : *Guide des madones de Lyon*, éditions Autre Vue, 2008, 16 €.

DÉLICIEUX BOULODROME

La tradition est née avec la Fanny, une aimable Lyonnaise qui promenait ses charmes de boulodrome. « Les perdants devaient embrasser son postérieur, rapporte Gérard Truchet, vieux Croix-Roussien et président de la République des canuts. La Fanny a disparu, mais l'habitude est restée. » Désormais, ce sont les fesses d'une plantureuse statue signée



Geneviève Böhmer que les boulistes du Clos Jouve honorent de leurs baisers. En chantonnant cette chanson de Brassens, intitulée *Vénus callipyge* : « En le voyant passer j'eus la chair de poule/ Enfin, je vins au monde, et, depuis, je lui voue/ Un culte véritable et, quand je perds aux boules,/ En embrassant Fanny, je ne pense qu'à vous... »

Clos Jouve, face au 28, boulevard de la Croix-Rousse, IV^e.

SOUVENIR DES FORTIFS

La porte trône tout au fond d'un parking, haute, massive, mystérieuse, dernier vestige des fortifications édifiées à la fin du XVI^e siècle sur près de 2 kilomètres, entre le village de La Croix-Rousse et



◀ TRADITION

La Fanny du clos Jouve, statue fétiche des boulistes...

▼ REMPARTS

La porte Saint-Sébastien, vestige des fortifications de la fin du XVI^e.

la ville de Lyon. Jalonnés de huit bastions qui faisaient comme des avancées et ont donné leur forme triangulaire aux rues Bély, Roussy, Bony, Chazière, Boussange et Austerlitz, ces remparts ont été démolis en 1865 sur ordre de Napoléon III. L'espace vacant est devenu le boulevard de l'Empereur, avant d'être transformé, en 1871, en boulevard de la Croix-Rousse. ● M. S.

Porte Saint-Sébastien, rue Aimé-Boussange, IV^e.

SANCTUAIRE ENTERRÉ

Quelle allure il devait avoir, ce sanctuaire des Trois-Gaules ! Doté d'une terrasse, orné de statues représentant chacun des peuples gaulois, surmonté de Victoires ailées brandissant des lauriers, il symbolisait la domination des Latins sur les Barbares et était connu de tout l'empire. C'est là que se réunissaient les chefs gaulois chaque 1er août pour débattre de leurs problèmes, là aussi qu'ils prêtaient allégeance à l'empire. Gravé au revers des millions de pièces de monnaie du monde romain, l'autel était aussi célèbre en son temps que la tour Eiffel aujourd'hui.

Las, nul ne sait avec précision où il se situerait... Matthieu Poux, professeur d'archéologie à l'université Lyon-II, le localise à l'est du vaste amphithéâtre, dont le tiers a été exhumé dans les années 1960 et 1970, au bas des pentes de la Croix-Rousse. Edifié en l'an 19 de notre ère, ce lieu où les gladiateurs livraient bataille et où Blandine aurait été suppliciée serait accolé au sanctuaire des Trois-Gaules, non loin du site où furent découvertes, en 1528, les Tables claudiennes, qui pourraient avoir été placardées dans le sanctuaire. Seule façon d'en avoir le cœur net : entreprendre des fouilles. Une gageure dans un secteur protégé.

Pourtant, que de merveilles à exhumer dans ce périmètre où tout ce qui touchait au sanctuaire devait être conservé ! « Des poubelles sacrées recueillaient les restes de chapelles, de statues, d'offrandes, rapporte Matthieu Poux. Ce serait une aubaine de tomber sur l'une d'entre elles... » Rêve fabuleux d'un chercheur désireux de percer le secret d'un des monuments les plus sacrés de l'Occident chrétien. ● M. S.

A lire : *Lyon sous l'Antiquité*, d'Olivier Le Naire, L'Express n° 3074.

Et aussi...

Parc invisible. Il faut vouloir le trouver, ce beau parc ceinturé de murs, caché entre les immeubles modernes de la rue de Vauzelles et la place Morel. Vaste, ombragé, tout en pentes, il offre une belle pelouse, un labyrinthe végétal et un vieux ginkgo biloba. Un trésor de calme et de silence.

Parc Sutter, 10, rue de Vauzelles, I^{er}.

Miniature. Minuscule trouée d'oxygène entre deux immeubles au cœur de la Croix-Rousse, le jardin d'Ivry offre son mur d'ocre à quelques plantations, petit écrin entre minéral et végétal conçu par le paysagiste Michel Lapalu et toujours joliment mis en beauté au moment de la fête des Lumières.

Jardin d'Ivry, 3, rue d'Ivry, IV^e.

Entre cours et traboules secrètes

Typiquement lyonnaises, les traboules signent l'identité du paysage croix-roussien. Et garantissent au promeneur curieux une moisson de découvertes insolites.



C'est un périple à entreprendre avec un bon connaisseur des lieux. Pousser une porte ou une grille banale, pénétrer dans une vieille cour encadrée d'immeubles en mal de ravalement, descendre quelques marches usées, s'engager dans une allée sombre, emprunter une rue, la traverser, monter un escalier abrupt, déboucher deux niveaux en dessous... On s'égaré, on se perd, et l'on s'émerveille de la hardiesse des proportions, de vieux pavements en galets du Rhône, de balcons suspendus comme des passerelles. Avec, souvent, une vue à couper le souffle sur la ville, en contrebas.

^ **RACCOURCIS**
Les traboules, empruntées par les canuts entre le haut et le bas de la colline, ont gardé tout leur charme.

Peu fréquentées aujourd'hui, les traboules étaient, il y a encore cent ans, pleines d'activité, bourdonnant du bruit des métiers à tisser, du va-et-vient des ouvriers et des négociants. « Nos traboules ont été conçues comme des raccourcis entre la colline, où travaillaient les canuts, et le bas des pentes, où vivaient les soyeux, commanditaires de leur travail », explique l'écrivain-conteur Robert Luc.

Le gain de temps était considérable

Deux solutions s'offraient aux premiers pour rejoindre les seconds : soit emprunter les voies

publiques, qui descendent en pente douce mais exigent une longue marche ; soit transambouler, « marcher en traversant », c'est-à-dire dégringoler d'escalier en escalier. Double intérêt : la marchandise (ballots de soie, rouleaux tissés...), précieuse et fragile, était protégée des intempéries et, surtout, le gain de temps était considérable. « Un point essentiel, car tout retard entraînait une diminution des prix », précise Robert Luc.

La plupart des quelque 200 traboules de la Croix-Rousse sont fermées au public. Il faut, pour s'y engouffrer, guetter ●●●



●●● L'habitué et lui emboîter le pas. Ou bien choisir les passages (signalés par un pictogramme) qui font l'objet d'une convention entre les propriétaires et la ville de Lyon, celle-ci s'engageant à assurer leur entretien en échange d'une ouverture au public quelques heures par jour, souvent le matin. Certaines sont très connues, comme la cour des Voraces (9, place Colbert), impressionnante avec son escalier en façade de six étages. Beaucoup d'autres restent confidentielles mais réservent d'insolites surprises : ici (15, rue Magneval et 3, rue Adamoli) un joli marteau de porte, là (27, rue René-Leyneau) un vieux puits à balancier caché derrière une poubelle, ailleurs (8, rue Capponi ou 50, montée de la Grande-Côte) la signature d'un tailleur de pierre ou un minuscule jardin suspendu... Toutes ces traboules ont conservé leur atmosphère et leur charme particuliers, un côté secret, un cachet intemporel. ● M. S.

A lire : *Lyon et ses traboules*, de Corinne Poirieux, Editions lyonnaises d'art et d'histoire, 2011, 15 €.



< SURPRISES

Derrière les grilles, nombre de traboules cachent leurs mystères.

A suivre...

Robert Luc, écrivain, historien de la Croix-Rousse, propose des conférences et des « bambanes » (balades) autour de thèmes liés au quartier.

Vivant, instructif, passionnant.

04-78-27-11-51, 06-18-19-47-65 et <http://canutdelacroixrousse.blogspot.com>

Jean-Luc Chavent est à la fois « conteur de rues », marcheur, fouineur et amateur d'insolite. Il organise des promenades à pied. 04-78-83-95-00 et www.lyoninsolite.fr

Jean-Marie Chevronnet, par le biais de son association, Artis mirabilis, accompagne les esthètes et les amateurs d'histoire de l'art dans une découverte décalée de la Croix-Rousse. www.artismirabilis.com

Lyon Cities Greeters est une association épatante qui regroupe des passionnés, heureux de faire découvrir leur quartier à des petits groupes. Pas de discours savants, mais des coups de cœur et des bonnes adresses généreusement partagés. www.lyoncitygreeter.com

Murmures de soie

Un savoir-faire unique admiré dans le monde entier, une histoire haute en couleur, inlassablement racontée par une poignée de passionnés... La soie reste le plus beau trésor de la Croix-Rousse.

Elles sont bien calmes, aujourd'hui, les rues de la Croix-Rousse, qui résonnaient jadis du vacarme assourdissant des métiers à tisser. « De chaque local s'élevait le clac-clac des machines, et ce, de l'aube jusqu'au soir », raconte l'écrivain Robert Luc, mémorialiste hors pair du quartier. Concurrencée par les usines installées à la campagne, qui fleurirent dans les monts du Lyonnais dès la fin du XIX^e siècle, et mise à mal par l'essor des matières synthétiques, l'activité soyeuse de la Croix-Rousse s'est ralentie progressivement à partir de la Première Guerre mondiale, pour disparaître presque entièrement à la fin du XX^e siècle. Avec quelques amis, Michel Rodarie a lutté pour sauver le dernier atelier de passementerie de la



MÉMOIRE La balance à soie de la Maison des canuts.

Dans les coulisses des derniers soyeux

Deux grandes maisons – Prelle et Tassinari & Chatel – continuent de faire vivre la tradition lyonnaise de la soierie, dans la somptuosité et la maîtrise d'un savoir-faire exceptionnel. Visite des coulisses.

Prelle, fleuron de la soierie lyonnaise

Tous les conservateurs de musée, tous les décorateurs de renom ont un jour ou l'autre pénétré chez Prelle. Qui pour commander les satins, les velours ou les damas qui ornent le cabinet de l'Empereur au Grand Trianon, la salle du Trône de Napoléon III, la chambre des Reines à Fontainebleau ou celle de Marie-Antoinette à Versailles ; qui pour honorer la commande d'un particulier – une paire de rideaux en velours quatre corps (qu'une Américaine a payée 1 million de dollars) ou des tentures murales en soie et en métal pour la boutique

Chanel Joaillerie, place Vendôme. Installée sur la colline croix-roussienne depuis plus de deux cent cinquante ans, cette maison, propriété de la même famille depuis cinq générations, incarne la tradition et constitue le nec plus ultra de la soierie lyonnaise. Les archives, conservées dans des armoires de fer, sont riches des livres de commandes, des patrons, des dessins et des mouchets (échantillons de fil) utilisés par Prelle depuis sa création. Ils nourrissent l'inspiration des dessinateurs d'aujourd'hui et se révèlent précieux lorsqu'il s'agit de reproduire à l'identique des pièces uniques,

comme les tissus qui ornent le mobilier de Marble House (Etats-Unis), réalisés par Prelle à la fin du XIX^e siècle et retissés récemment, lors de la restauration de l'ancienne demeure des Vanderbilt.

Mais, le plus fascinant dans cette maison discrète de la rue Barodet, c'est qu'elle permet d'observer les canuts à l'ouvrage. Installés devant leurs métiers à tisser en pin massif, dans le bruit régulier et sourd des machines, ils jouent des pédales et de la poire, entretenant jusqu'à 70 bobines de fil de couleur. Avec une rapidité prodigieuse et une patience infinie. A l'instar de Pierre Rocher, dit « le Grand Pierre », qui réalisa le brocart d'or et d'argent de la chambre de Louis XIV à Versailles en vingt-neuf années d'un minutieux tissage. ● M. S. Prelle, 7, rue Barodet, IV^e, www.prelle.fr

1. Dans la salle où sont conservés les archives et les modèles de la célèbre maison Prelle.

2. Un cahier de modèles des XVIII^e et XIX^e de l'atelier Prelle.

3. Sur le métier à tisser Jacquard.

4. Tissage d'une pièce dans l'atelier Tassinari & Chatel.

5. Tissu précieux, réalisé dans le prestigieux atelier Tassinari & Chatel.

Tassinari & Chatel, retour en terre croix-roussienne

Situé au premier étage d'un immeuble de la rue Janin, l'atelier flambant neuf de Tassinari & Chatel n'est pas immense, mais il baigne dans la lumière dispensée par de grandes baies vitrées. D'un côté, les ateliers, qui accueillent une dizaine de métiers à bras ; de l'autre, les bureaux et l'espace d'exposition. Disposées sur une longue table, quelques merveilles réalisées par la maison : lampas Pompadour de style Louis XV orné de délicats bouquets de fleurs, velours de soie cramoisie du carrosse des Océans offert au pape Clément XI et retissé il y a une quinzaine d'années, étoffe de roses et de perles mêlées placée dans la chambre de Louis XVI au château de Compiègne et réalisée en 1785 par Camille Pernon... Fondée en 1680 par son

ancêtre Louis, tisseur de draps d'or, cette vieille maison lyonnaise – rachetée par Tassinari & Chatel en 1870 et entrée dans le groupe Lelièvre en 1998 – maintient une tradition d'excellence, revisitée par la créativité d'aujourd'hui. « Ici, c'est l'atelier haute couture de Lelièvre, prévient Jean-Luc Lenoir Grieser, directeur commercial de Tassinari & Chatel, qui se partage entre l'usine de Panissières, en Haute-Loire, et cet espace, inauguré en juin dernier, qui marque le retour de l'enseigne à sa terre d'origine. Nous continuons de travailler pour les musées, mais nous accompagnons surtout les architectes d'intérieur. » Jacques Garcia, Pierre-Yves Rochon, François-Joseph Graf sont des habitués des lieux. Principaux clients : des Américains, des Russes et des Moyen-Orientaux. ● M. S.

SPÉCIAL RÉGIONS

●●● Croix-Rousse, bataillant avec la ville pour obtenir le droit de conserver le matériel et le savoir-faire acquis par Lucienne Letourneau en cinquante-quatre ans de labeur consciencieux. « Elle a repris seule l'affaire familiale, juste après que ses deux frères sont morts à la guerre », rappelle le fondateur de l'association Soierie vivante, en montrant l'arbre généalogique de cette « meilleure ouvrière de France » qui fabriquait des galons pour l'armée, l'Eglise et les maisons d'ameublement. Au siège de l'association, sis dans l'atelier, les visiteurs découvrent des métiers anciens – l'un d'eux remonte à 1725 ! –, les enfants apprennent à tresser les fils de couleur, et les plus curieux emboîtent le pas à Michel Rodarie. D'un pas vif, ce solide sexagénaire les entraîne alors rue Justin-Godart, dans une pièce en rez-de-chaussée qui donne un aperçu de la vie simple des canuts. Trois métiers à tisser trônent dans cet espace modeste resté dans son jus, avec les machines près des fenêtres, une cuisine de fortune à l'arrière – une table y est sommairement dressée comme autrefois – et une mezzanine en guise de chambre à coucher. Non loin de là, Eric Matelon a conservé intact l'atelier de son père, Georges, maître tisseur réputé qui travaillait pour de grandes maisons de couture (Givenchy, Nina Ricci, Christian Lacroix, Christian Dior). Et qui maîtrisait comme personne la technique du caméléon, ce tissu irisé digne d'une robe de Peau d'âne. « Regardez ce métier, suggère Eric Matelon, c'est là qu'a été tissé le manteau de la reine Elisabeth pour son couronnement, en 1953... »

Les trésors de l'ancien local du Syndicat des ouvriers tisseurs

A la Maison des canuts, où le visiteur est invité à suivre une démonstration du travail d'autrefois, Agnès Alauzet a réalisé il y a peu une copie du manteau du grand électeur de Saxe, couronné roi de Pologne en 1697 sous le nom d'Auguste II. Dans une pièce fermée au public, cette « meilleure ouvrière de France » a travaillé pendant un an et demi pour honorer la commande du musée de Dresde, réalisant 6 ou 7 centimètres de velours broché d'or par jour. Parmi les trésors que recèle cet ancien local du Syndicat des ouvriers tisseurs : un métier dit à la grande tire, avec son système de cordes verticales et horizontales permettant de lever ou d'abaisser les fils de chaîne, des balances à peser la soie en tôle émaillée datant de 1841 – dont il ne reste plus guère d'exemplaires – et le fameux étendard des canuts. Avec cette devise : « Vivre en travaillant ou mourir en combattant », scandée lors la révolte de 1831, prélude à bien d'autres combats qui allaient mettre le feu aux poudres jusqu'à Paris. ● M. S.

Association Soierie vivante, 21, rue Richan, IV^e.
04-78-27-17-13 et www.soierie-vivante.asso.fr.

Maison des canuts, 10, rue d'Ivry, IV^e. 04-78-28-62-04 et www.maisondescanuts.com. L'atelier de Georges Matelon n'est pas encore ouvert aux visiteurs.

TRADITION REVISITÉE

C'est un atelier clair et calme, face au vieux bâtiment de la Condition des soies, rue Saint-Polycarpe, une grande pièce égayée par les couleurs vives des foulards accrochés sur les portants. Sur la longue table qui occupe tout un pan de mur, Sophie Guyot dessine ses patrons, coupe ses soies, assemble des pièces superbes – uniques ou réalisées en petites séries –, des étoles faites de pans de mousseline plissée, bouillonnée ou gaufrée, très longues, pour envelopper toute la silhouette, ou plus courtes, pour réchauffer seulement le cou. Cette native de l'Ain passée par les Arts appliqués de Lyon a appris la technique en voyageant de Londres à la Mauritanie. Elle teint elle-même ses tissus, qu'elle achète dans la région lyonnaise, assure l'impression, réalise les broderies, coud les délicates attaches de satin aux paletots qui se jettent sur les épaules. Un travail artisanal de haute volée, dans la tradition créative de la Croix-Rousse. ● M. S.

Sophie Guyot, 8, rue Saint-Polycarpe, I^{er}. www.sophieguyot.com



MODERNITÉ Dans son atelier de la rue Saint-Polycarpe, la créatrice Sophie Guyot innove avec les techniques d'autrefois.

Une villa préservée

Dominant le parc de la Cerisaie, la belle demeure de Paul Gillet, transformée en institution culturelle en 1987, reste méconnue du public. Visite d'esprit Belle Epoque.

C'est une grande et belle maison de brique et de pierre, ornée de colonnes en faux marbre rose, tout en décrochements, loggia, terrasses, balcons et belvédères. De la Villa Gillet, institution culturelle phare de Lyon, le public connaît surtout le théâtre bleu sombre, en sous-sol, orné de belles mosaïques, qui accueille spectacles et conférences. L'élégant escalier qui fait face à la grande cheminée du rez-de-chaussée dessert un espace fort bien conservé : boiseries façon XVIII^e siècle dans les salons de réception, sol décoré d'arabesques, double porte dans chaque pièce... Le plus amusant, dans ce lieu occupé par des associations, ce sont les bureaux, installés... dans des salles de bains Belle Epoque, avec double lavabo et robinetterie en porcelaine !

Industriels de la soierie

Bâtie en 1912, selon les plans de l'architecte lyonnais Joseph Folléa, la Villa Gillet rappelle l'épopée de ces industriels liés au monde de la soierie. Lorsque la belle demeure est érigée, la dynastie est déjà bien implantée à la Croix-Rousse, où son aventure a commencé en 1853. Les Gillet étant teinturiers, ils s'installent fort logiquement sur les rives de la Saône, sur l'ancien quai de Serin, rebaptisé quai Joseph-Gillet. La maison est édifiée non loin des usines, dans l'esprit paternaliste d'autrefois, et entourée d'un parc qui descendait jadis jusqu'à la Saône... ● M. S.

Villa Gillet, 25, rue Chazière, IV^e. 04-78-27-02-48 et www.villagillet.net



< CULTURELLE

L'ancienne maison d'une famille illustre de teinturiers abrite aujourd'hui les bureaux d'associations lyonnaises. En bas, un détail du plafond ouvragé.

ARCHITECTURE CANUSE

Vue du ciel, les immeubles canuts forment comme un château de cartes. Sévères, rectilignes et dénués de fioritures, ils composent un ensemble harmonieux, en rupture totale avec l'architecture de la ville. « Ils ont été conçus comme des lieux de travail, pour accueillir les nouveaux métiers à tisser créés en 1801 par Joseph Marie Jacquard, explique Jean Truc, adjoint au patrimoine auprès du maire du IV^e arrondissement. Ceux-ci étaient bien plus hauts que les machines traditionnelles, car surmontés de cartes perforées en carton. » Les plafonds (de plus de 4,5 mètres de hauteur) des logements ouvriers supportent les métiers, que l'on cale contre leurs poutres en bois ; les fenêtres, nombreuses, apportent de la lumière – les canuts ne travaillent qu'à la lueur du jour, l'électricité n'existe pas encore. C'est autour de la place Bertone que l'on peut voir les plus purs exemples de l'architecture canuse. Comme la maison Brunet, sur la place Rouville, qui comporte autant de fenêtres que de jours de l'année, autant d'entrées que de saisons, autant d'appartements que de semaines et autant d'étages que de jours de la semaine ! Coïncidence ou lubie ésotérique ? Mystère... ● M. S.

Ateliers d'artistes

L'un rêve, l'autre sculpte d'improbables machines, la troisième célèbre le silence.
A la découverte de l'univers de trois artistes croix-roussiens.

Lionel Stocard Le monde du rêve

La passion de Lionel Stocard pour l'univers onirique est né il y a bien longtemps, dans des songes d'enfant qu'à force de volonté le jeune garçon parvint à maîtriser. Il savait voler, nageait sans fin sous l'eau, évoluait dans des décors sortis de son imagination, perdait tout repère. Tant et si bien qu'après



des études d'arts plastiques Lionel Stocard devient inventeur de « machines à rêver ». De drôles d'engins incroyablement sophistiqués, où le sujet, allongé sur un fauteuil relaxant, est soumis à une musique méditative dispensée par des enceintes qui tournent autour de lui. Dans son grand atelier, à mi-chemin entre le repère de Géo Trouvetout et l'antre d'artiste, ce quadragénaire invente aussi des téléphones

« importables » pleins d'humour, totems sur lesquels il faut taper avec un marteau. Par ailleurs, il peint de grandes toiles mystérieuses, compose des partitions propices à l'évasion et façonne des mobiles en forme de sphère. Un monde décalé, conçu pour tutoyer les ailleurs. ● M. S.

Lionel Stocard, 41, rue Pierre-Dupont, 1^{er}. 06-84-32-24-18 et www.stocard.com.

Marie-Noëlle Décoret Le silence et la lumière

Elle va et vient dans cette ancienne boutique d'électroménager transformée en studio de création, silhouette vive et brune au milieu d'un univers de blancheur. Marie-Noëlle Décoret a restructuré l'espace, poncé les sols, choisi des meubles en bois clair et parsemé le lieu de ses créations : têtes d'ani-



maux fantastiques en céramique émaillée, travaux photographiques accrochés aux murs... Ici un tunnel qui ouvre sur une trouée de lumière, là des personnages sortis d'une fresque de Raphaël et dessinés à l'encre de sang, ailleurs des clichés flous nés des questionnements de la photographe sur la déficience visuelle. Rien de banal, rien de lisse dans les œuvres de cette artiste, présente au

Centre Pompidou et à la Bibliothèque nationale. Marie-Noëlle Décoret travaille aussi sur les chambres d'isolement en hôpital psychiatrique ou les cellules des couvents. Une recherche dédiée, dit-elle, « au silence et à la lumière ». Un espace empreint de sérénité. ● M. S.

Marie-Noëlle Décoret, 06-73-88-48-88 et www.marienoelledecoret.com

Simon de Saint Martin Bidouilleur de génie

Les artistes ont parfois de curieuses obsessions. Depuis les Beaux-Arts, Simon de Saint Martin s'intéresse aux machines et, singulièrement, aux néons, qu'il met en scène de façon ludique, sonore et... légèrement inquiétante. Dans le petit atelier installé à l'arrière de sa maison de la rue de Nuits, un tourne-disque tombe

du ciel, une grille accrochée au mur accueille combinés et cadrans de téléphone, de petits bonshommes et des animaux se bousculent sur une table. Des personnages qui insuffleront de la vie aux sculptures de ce bidouilleur de génie, désespéré, peut-être, par une société de consommation qui invente des machines pour les mettre aus-

sitôt au rebut. Simon de Saint Martin récupère, assemble, conceptualise... et offre aux objets rescapés de la technique une vie décalée. ● M. S.

Simon de Saint Martin, 21, rue de Nuits, Lyon IV^e. 06-88-07-13-62 et <http://vimeopro.com/goyard/simon-de-saint-martin>

Des noms très instructifs

A la Croix-Rousse, les noms des rues racontent un peu l'histoire ancienne et beaucoup le passé soyeux. Tournée des lieux.

Comme partout, bien sûr, nombre de plaques émaillées rappellent le souvenir des propriétaires et des lotisseurs de terrains. Ainsi de la rue Dumenge, sur laquelle furent construits des logements ouvriers par centaines, de la rue Gigodot ou de la rue Célu – nom de jeune fille de l'épouse du sieur Rey, qui insista pour que le patronyme de sa belle-famille soit apposé sur les murs de la ville.

L'histoire avec un grand H est également présente : les rues d'Isly et d'Austerlitz entretiennent la mémoire nationale. « La rue de Belfort rappelle que de nombreux Lyonnais ont participé à la résistance de cette ville, ajoute Jean Truc, adjoint au maire du IV^e chargé du patrimoine. Et la rue de Nuits commémore le combat héroïque des jeunes soldats croix-roussiens contre l'envahisseur prussien, le 18 décembre 1870, à Nuits-Saint-Georges. »

Hommes politiques, industriels ou ingénieurs

La plupart de ces noms font toutefois référence à l'univers de la soie : dessinateurs (Philippe de Lassalle, figure artistique du XVIII^e siècle), hommes politiques (Henri Gorjus, adjoint au maire au début du XX^e siècle, qui œuvra au développement de l'enseignement du tissage), industriels (Gillet) ou ingénieurs (Dangon, inventeur du métier à grande tire, ●●●

LÉGENDE CANUSE



EMBLÈME Le Gros Caillou, sur l'esplanade du boulevard de la Croix-Rousse. L'histoire dit qu'un huissier, ayant mis à la rue une famille de canuts, fut contraint de pousser son cœur devant lui...

La plus jolie légende de la Croix-Rousse concerne son fameux emblème, ce Gros Caillou désormais bêtement posé au bout d'une esplanade, alors même que nombre de Croix-Roussiens regrettent son piédestal (qui le mettait bien mieux en valeur), abandonné lors de la rénovation de la place, il y a une dizaine d'années. Tous les « gones » du quartier l'ont un jour ou l'autre escaladé, mais qui sait que cette moraine officiellement découverte lors de la construction du funiculaire est en réalité... le cœur d'un huissier ? « Il venait de mettre à la rue une famille de canuts. Dieu est passé par là, lui a arraché son organe vital et l'a condamné à le pousser devant

lui jusqu'à ce qu'il rencontre un type pire que lui, raconte l'écrivain-conteur Robert Luc avec sa verve habituelle. Le «pousse-cul» (aimable mot lyonnais désignant un homme de loi) est passé devant les militaires, les avocats, tous les capitalistes... et a fini par croiser un régisseur d'immeuble, un «charipe», c'est-à-dire un véritable affreux, dans l'esprit des canuts. » Le calvaire du méchant homme prit ainsi fin à l'extrémité est du boulevard de la Croix-Rousse, où le Gros Caillou est hélas relégué, tout au fond de l'esplanade... ● M. S.

A lire: *La Croix-Rousse au fil du temps*, de Robert Luc, Editions du Mot passant, 2008, 19 €.

La face cachée de Guignol

Une séance de Guignol avec Daniel Streble n'a rien de banal. Si le spectateur se montre curieux et sympathique, cet ancien comédien l'entraînera derrière la scène, à la découverte de sa fabuleuse collection de marionnettes. Alignées contre les murs, voici les poupées grimacantes de Gnafron, Madelon, Cadet et Louison, qui en côtoient d'autres à l'effigie de Fernandel, François-Joseph, Napoléon III ou Eugénie. Au total, quelque 150 pantins, sculptés par le grand-père de Daniel Streble

et collectionnés avec passion par son père. Les plus anciens datent des années 1830, et certains décors – le marionnettiste en possède une bonne centaine – ont été peints à la fin du XIX^e siècle. Capable d'animer une dizaine de personnages à la fois, Daniel Streble rassemble tout ce qui a trait au héros lyonnais, canut de son état : collection du *Journal de Guignol*, manuscrits, parodies d'opéras... « Guignol n'est pas le crétin trop couramment décrit, qui ne sait que donner des coups de bâton ! s'insurge ce passionné.

▼ **PASSION**
Daniel Streble et sa collection de marionnettes, salle de la Ficelle.

Les dialogues sont drôles, enlevés, bourrés de mots lyonnais et très coquins lorsque l'on s'adresse à un public adulte. » Le plus beau compliment qu'ait jamais entendu cet authentique gone de la Croix-Rousse ? « Lorsque la conservatrice du musée Gadagne m'a dit que j'avais la voix de Guignol, j'en ai pleuré », avoue-t-il avec émotion. ● **M. S.**
Guignol, un gone de Lyon, par la Compagnie Daniel Streble, à la Salle de la Ficelle, 65, boulevard des Canuts, IV^e. 04-72-32-11-55 et www.guignol-un-gone-de-lyon.com



●●● Pernon, tisseur de drap précieux, Jacquard, bien sûr, qui a donné son nom à l'une des plus longues rues du plateau de la Croix-Rousse). Vieille origine villageoise oblige, le quartier a conservé aussi quelques appellations joliment désuètes : la rue du Chariot-d'Or, hommage à l'auberge éponyme ; la rue de la Pierre-Plantée, rappelant que ce chemin raide était autrefois garni de gros cailloux, pour éviter que les charrettes ne dévalent trop

vite la pente ; la rue du Mail, réminiscence du jeu du croquet, qui se pratiquait avec un gros maillet de bois. « Les jeunes, eux, pensent au cour-

rier électronique, s'amuse l'écrivain croix-roussien Robert Luc. Ils me font rire. Comme si le nom de nos rues datait d'Internet ! » ● **M. S.**

A lire

- ◆ **Lyon secret et insolite**, de Gérard Corneloup et Gérard Amsellem, Les Beaux Jours, 2007, 19 €. Un petit format dense, joliment illustré et agréable à parcourir.
- ◆ **Lyon méconnu**, de Régis Neyret et Corinne Poirieux, Editions lyonnaises d'art et d'histoire, 30 €. Un ouvrage documenté et richement illustré.
- ◆ **Lyon et ses traboules**, de Corinne Poirieux, Editions lyonnaises d'art et d'histoire, 2011, 15 €. Un guide complet et bien documenté.